

CHAPITRE 16

MA 2^e ANNÉE D'UNIVERSITÉ

...Me voilà dans une des phases les plus difficiles de mes études de médecine.

Je vivais toujours dans mon appartement à la rue Verte, soustrait dorénavant de la présence de mon ami Jacques, lequel renonça aux études de médecine pour se contenter de celles d'infirmier en soins généraux à Fribourg. Nos ambitions étant différentes, je respectai les siennes mais il semblait avoir en revanche de la peine à comprendre les miennes. Je crois qu'il n'en avait pas ou simplement plus... à moins qu'il se soit soumis à l'influence de cette femme qu'il venait de rencontrer et avec laquelle il finit par se marier. Celle-ci aura dû le contraindre à renoncer aux études de médecine trop longues et «peu rentables»... mon Dieu! Tant de médiocrité, est-ce bien raisonnable?

Ce fut un vide. L'absence de cet ami avec lequel j'avais passé de bons moments était d'autant plus cruellement ressentie que s'y ajoutait ce sentiment d'abandon car je m'attache si facilement aux gens qui me font du bien. C'est plus fort que moi.

L'automne genevois est rarement une belle saison. Comme à son accoutumée, l'obscur «dame» veille au bon déroulement des dépressions de ses sujets et ses funestes exécutions, grossissant année après année sa lourde et triste statistique de suicide, quelle honte! À moins qu'il ne s'agisse là du fonds de commerce de cette cité damnée pour l'éternité, bien qu'elle ne mérita pas le mot éternité...

Combien de morts va-t-on compter cette année dans les rangs de ta populace? Ton «tapis» serait-il assez vaste pour «camoufler» ces «poussières» quelque peu gênantes? En as-tu conscience? J'en doute!

À moins que tu ne te désintéresses à ce point du genre humain, ce que je vais finir par comprendre...

* * *

Je me rendis à l'Uni pour acquérir mes nouveaux ouvrages. J'en profitai pour faire estampiller mon carnet d'étudiant dans l'horrible bâtiment gris sale aux nombreux courants d'air, se confondant si bien avec l'épais brouillard des trop longues et mauvaises saisons genevoises. La bâtisse semble vouloir dissimuler sa piteuse architecture dans la confusion d'une brume opportune. Tenterait-elle ainsi d'éviter la honte qu'elle nous inspire?

Par chance, la deuxième année se déroula essentiellement à l'ancienne école de médecine. Ce bâtiment d'architecture hybride, perclus de fautes de goût, en était presque sympathique. Oblong, il se situe au bord de l'Arve sur un des côtés de la maison de la radio et du building non moins horrible de la Télévision suisse romande.

On y accédait par un large escalier de pierre. Il était difficile de dire laquelle de ses trois portes était ouverte, du fait de leur incessant changement. L'entrée, à l'instar du Gymnase du soir, était faite d'un grand hall et d'escaliers latéraux permettant d'accéder aux étages. En face et au rez, l'amphithéâtre et sur le côté droit, les salles de dissection et d'anatomie. Cette bâtisse aurait presque eu une histoire.

Comme au cours du soir, nous nous tenions par groupes. Ceux-ci avaient pour but, la sécurité clanique qu'ils nous donnaient. Ils étaient composés d'étudiants venant du même canton (les Valaisans étaient un groupe impénétrable) ou du même collège privé (exemple: École internationale). L'eau se mélange-t-elle à l'huile? Ces «tribus» n'étaient pas miscibles. Enfin, il y avait les autres... «hors catégories», comme des minorités ethniques (un French) ou des transfuges sans origine, mon cas. Au début, naturellement, ces «inclassables» se sont constitués, eux aussi en un groupe. Bref, tout ceci est tellement «limité» et empreint de tant de médiocrité que je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet.

Il est plus intéressant de classer ces attitudes dans un contexte éthologique et de voir que les êtres humains n'échappent pas aux définitions qui caractérisent le comportement des autres animaux. Cela tend à prouver que nous n'avons pas réellement évolué mais plutôt régressé et ce, depuis une quarantaine d'années.

Avant cette régression, notre évolution bien métabolisée avait suivi une courbe à pente douce, répartie sur plusieurs siècles. En fait, la vitesse d'évolution est un critère déterminant, synonyme d'erreurs, dont la conséquence majeure en est la décadence de notre civilisation, un peu comme cette voiture roulant à vitesse trop élevée pour ses caractéristiques techniques et terminant irrémédiablement sa course dans le fossé...

Fin de mes élucubrations à quatre sous...

* * *

En deuxième année, les choses étaient nettement plus sérieuses. Le travail qui nous attendait était considérable. La façon dont les gens se toisaient du regard ne laissait aucun doute sur la question fondamentale: lesquels d'entre nous seront éliminés en fin d'année? Un *numerus clausus* tacite, mais omniprésent, faisait planer sur nos têtes une épée de Damoclès. Il faut savoir que nous étions plus de deux cents étudiants et que seuls cent vingt d'entre nous passeraient la rampe.

J'avais un avantage dans cette «compétition». J'étais infiniment plus aguerri à la concurrence de groupes que tout autre étudiant. De plus, j'avais acquis une capacité d'abstraction rendant mon «bras plus sûr» et ma «tête plus réfléchie», fort de la sérénité que me conféraient lesdites qualités.

Cela ne signifiait pas pour autant que je pouvais me permettre de me reposer sur mes lauriers. Aussi, comme à mon habitude, répartissais-je mon travail sur toute l'année, œuvrant jour après jour, semaine après semaine et mois après mois... d'où le surnom que m'avait donné Arielle : Fourmi Alain. J'étais de plus en plus sûr de moi.

* * *

Comme je n'aimais pas travailler à la maison, je me rendais volontiers à la BPU où régnait une ambiance propice au labeur étudiantin. Cette Bibliothèque populaire universitaire était le théâtre de nombreuses histoires de toutes sortes. Il y défilait nombre de personnalités et acteurs en tous genres. De plus, j'y fis bon nombre de connaissances féminines.

Commençons par Zinka Katzarov. L'étudiante en lettres d'origine bulgare était en classe de russe et histoire de l'art, si mes souvenirs sont exacts. Elle était très belle, pulpeuse mais sans excès et d'autant plus sensuelle que lorsque je l'ai vue pour la première fois, je ressemblais à ce petit garçon, par ce chaud après-midi d'été qui veut à tout prix une glace... elle avait l'air si bonne. J'en ai choisi une à deux boules et l'ai consommée sans rien omettre, terminant avec délice par le bricelet que j'ai croqué à pleines dents. J'en ai recommandé plusieurs autres, à diverses occasions.

Quelques petits problèmes cependant : elle n'était pas très intelligente et trop impulsive de tempérament... pas grave. Nous vécûmes cette histoire près de six mois durant, pour notre plus grand plaisir. C'est en bons amis (la belle formule) et sans regret que nous nous séparâmes.

Dans cette bibliothèque, il y avait aussi la « marmotte ». Pourquoi avais-je été frappé par ce singulier personnage ? Tout comme moi, dans un passé récent, il s'endormait presque aussitôt que le voilà plongé dans ses bouquins... ses yeux clignaient et finissaient par se fermer, tandis que sa tête basculait en avant, par à-coups, jusqu'au moment où le sujet finissait par s'assoupir profondément, ce, durant une demi-heure, voire une heure...

Lorsqu'il se réveillait, il semblait étonné d'être parmi nous, surpris et gêné par certains regards trop insistants d'indiscrets. J'évitais de le fixer, par respect pour l'intimité de son problème. J'avais envie d'intervenir... après tout, n'étais-je pas médecin en « herbe » ? Je me sentais concerné. Mais ma pudeur semblait la plus forte et je ne l'ai jamais abordé. Je me disais que peut-être était-il en traitement et que sa maladie lui était connue. Qui étais-je, pour m'ingérer dans sa vie, sa souffrance ? Je ne voulais en aucun cas en rajouter par une indélicate intervention. Je me suis donc abstenu. Ai-je eu tort ou raison ?...

Il y avait l'homme au «dictionnaire». C'était un vieillard qui voulait écrire une nomenclature... après tout, pourquoi pas! J'écris, donc tout le monde peut en faire autant, quand bien même s'agirait-il de divagations sans intérêt. Ce qui compte, c'est d'agir... d'écrire... de chanter et faire de la musique...

Mon *dictionary-man* menait un cirque incroyable pour trouver le matériau nécessaire à la réalisation de son ouvrage. Il semblait limité dans ses moyens financiers et matériels et n'avait visiblement pas de quoi s'acheter du papier.

Qu'à cela ne tienne, il irait le chercher là où il pourrait se trouver. C'est ce qui me touchait le plus. Il récupérait des feuilles tirées des poubelles situées en fin de *desk* à lecture dans lesquelles des étudiants y abandonnaient des feuilles à peine souillées de leur graphisme. Ainsi, un mouvement écologique à échelle humaine était né. Il recyclait le papier gaspillé par de petits inconscients qui ne respectaient pas les arbres dont le bois servait à la facture de ce bien précieux. Rien que pour cela et parce qu'il me rappelait par ce biais, l'amour que j'ai pour mes «amis» les arbres je le trouvais sympathique...

Un jour, voyant que ses «recettes» en feuilles étaient particulièrement maigres, j'étais allé acheter 2-3 blocs de papier et après avoir déchiré le plastique les recouvrant et froissé la première feuille, je les avais discrètement jetés dans une poubelle, non loin du personnage. Je me positionnai ensuite de manière à voir mon «gaillard» sans être vu. Cela ne prit guère plus de quelques minutes avant que l'homme ne fasse sa tournée. Lorsqu'il constata le «criminel» abandon équivalant à l'aubaine de sa vie (n'exagérons rien), ses yeux s'écarrillèrent. Il regarda à droite, puis à gauche, soit de mon côté. Je plongeai immédiatement ma tête dans mon livre afin de n'être découvert. Ne voyant d'espions d'aucune sorte, il prit le «cadeau» d'un geste prompt et discret. Ce jour-là, probablement de peur que l'auteur et propriétaire des blocs ne constate son «erreur» et, se ravisant, vienne rechercher son bien, l'homme s'enfuit sans demander son reste, trop content de sa précieuse acquisition.

En conclusion, ce soir-là, il y eut au moins deux hommes heureux dans cette BPU: lui et moi... fin de l'anecdote.

Cette BPU, PUait. De ces masses de matière grise en ébullition et tourmentées se dégageaient d'abominables odeurs, surtout en été. Chacun de ces desks était tapissé de cuir. La transpiration des nombreux prédécesseurs, ajoutée à celle de mes avant-bras, avait créé une sorte de couche crasseuse et collante qu'il était facile de mettre en évidence par friction manuelle. Ainsi pouvions-nous produire des sortes de saucissons. C'était vraiment dégueulasse. Je finis par en avoir marre et changeai de crémerie, je devrais dire de boucherie à saucissons. Je me rendais plus volontiers à la bibliothèque des lettres située dans une autre aile d'Uni-1, beaucoup plus propre. De plus, cela me permit de renouveler mon cheptel de «nanas»...

À l'école de médecine, les cours se succédaient dans les quatre branches fondamentales caractérisant cette deuxième année soit l'anatomie, la biochimie, l'histologie et la physiologie. Nos profs étaient souvent de bons chercheurs mais de piètres pédagogues. Cette règle souffrait cependant de quelques exceptions, dont Orci, notre prof d'histologie. C'était un personnage marquant, même si on ne l'aimait pas trop. On se devait pourtant de lui reconnaître quelques qualités, à commencer par le soin particulier qu'il apportait à la préparation de ses cours. Ceux-ci prenaient de ce fait une tournure « théâtrale » et « spectaculaire » comme il aimait à le dire, en particulier, celui portant sur la glande mammaire.

Ce dernier lui valait d'être suivi par l'ensemble des étudiants de l'année en cours dont les rangs étaient grossis par ceux des autres années, se déplaçant pour cette extraordinaire « représentation ». Il est vrai que ce cours était un des plus « délirants » qu'il m'a été donné de suivre. Derrière celui-ci, se cachait une « tradition » quasi opératique à l'italienne qui faisait le charme de son auteur. Mais ce charme ne serait rien s'il n'était pas sis sur un grand professionnalisme que nous lui reconnaissons volontiers.

À part ça, Orci était une peau de vache et un teigneux. Il valait mieux être dans ses petits papiers. Moins nous le voyions, mieux nous nous portions, surtout le jour de l'examen. Il aimait nous balancer son éternel « quart de glomérule de Malpighi » placé en haut à droite de la coupe microscopique qu'il nous servait année après année. Qu'est-ce qu'il a pu nous faire suer avec son glomérule ! Il y avait un avantage dans cette obstination quasi compulsive. Sachant ce fait par le téléphone « arabe », la surprise n'était plus de taille. Il n'empêche qu'il nous faisait tellement ch..., que nous avons appris – d'une pierre, deux coups – à connaître deux modes d'élimination de l'eau, soit par les reins et ses fameux glomérules d'une part et la transpiration consécutive au stress que le « grossier Pygmée » nous faisait supporter d'autre part.

Le destin se vengea du sujet malicieux. En effet, le coureur de jupons et de prix Nobel a bien réussi à mettre le grappin sur une belle fortunée mais n'a jamais touché le prix tant convoité... bien fait. Cela aura conclu, par une imposante frustration, la vie de ce personnage arrogant, insolent et hautain, à la limite du méprisant... devenu avec le temps... méprisable.

J'avais infiniment plus de considération et de respect pour un autre prof de biologie cellulaire et d'histologie dont l'exigence extrême n'avait d'égale que la quantité de son savoir. L'extension de celui-ci en ornithologie conférait à M. Perrelet, peut-être le mari de merlette, un petit côté compulsif ne méritant toutefois pas son hospitalisation en milieu psy. J'eus par la suite l'occasion de rencontrer ce personnage timide et quelque peu réservé. J'ai beaucoup aimé « croiser » le fer de nos connaissances dans le domaine de l'art, tant l'homme est sensible, intelligent et cultivé. Le moment de notre rencontre s'en trouva subjectivement écourté.

Le cours d'anatomie nous transportait, l'espace de quelques mètres, dans les pays de l'Est. En effet, nous avions trois Polonais et un Yougoslave en qualité de profs. Comme les cours théoriques, les travaux pratiques étaient d'une grande valeur. Nous avions la chance de pouvoir profiter d'un corps à disséquer pour 4 étudiants (dans mon groupe)... alors qu'à Paris, ils sont plus de cinquante par dépouille et n'ont pas le droit d'y toucher lors de la dissection. Là-bas, c'est le seul privilège du maître assistant.

J'aimais cette discipline, d'autant que j'excellais en la matière. L'ambiance «silencieuse» au départ puis «bon enfant» par la suite, rendait cet endroit, pourtant empuanti par le formol, très sympa. C'est un des rares lieux où je tolérais la cigarette, la fumée ayant tendance à couvrir et faire oublier l'odeur du produit conservateur.

Durant nos travaux pratiques d'anatomie, nous faisons volontiers quelques pauses. Il n'y avait plus cette ambiance «autoritaire» qui caractérisait les écoles du passé dans lesquelles on nous imposait des horaires souvent peu rationnels. Dans le fond, nous étions placés face à nos responsabilités, libres d'agir à notre guise... et c'était bien ainsi.

Les «pots» que nous allions boire durant la pause s'accompagnaient de temps à autres de parties d'échecs au troquet «l'Établi», non loin de la haute école.

Un autre avantage était la situation géographique des lieux placés au centre ville. Cela nous donnait le loisir d'un comportement citadin, ne dépendant plus d'horaires de bus, de trains ou autres. J'étais proche de tout, de mon logement et autres endroits de fréquentation, à peine situés à un jet de pierres. La notion de temps devenait relative. J'aimais bien ce mode de vie nouveau, «d'étudiant» en ville.

* * *

Dans mon groupe, il y avait deux personnes «hors clan», Rathgeb, un copain de Bâle, aujourd'hui pédiatre et Annelyle (puisses-tu me pardonner de massacrer ainsi ton prénom), une très bonne copine, Norvégienne.

Je m'étais attaché à «Souris-geb» (ainsi l'avais-je baptisé) lequel venait de perdre son père dans un accident de voiture. Je sentais l'importante souffrance qu'il vivait. Nous étions devenus très bons copains, au point que nous allions souvent boire des «coups» ensemble. Nous avons visité Munich. Là-bas, nous dormions dans la même chambre d'hôtel, par soucis d'économie. Durant la nuit, il ronflait tellement fort qu'il m'était impossible de trouver le sommeil et si toutefois je le trouvais, je le «reperçais» aussitôt et ce, plusieurs fois. Il parlait dans ses rêves ressemblant plus à des cauchemars, dans lesquels il ventilait sa souffrance. Il vivait son drame familial dans la solitude et cela m'insupportait. Face à ses secrets, que je respectais, j'essayais, autant que faire se peut, de dialoguer avec ce compagnon d'une grande sensibilité.

Il possédait une énergie tranquille et un humour à la française qui lui faisaient rarement défaut. Il donnait l'impression de se foutre de tout, mais je le «sentais» différemment. De nature altrovertie, je suis vigilant face aux tourments de ceux que j'aime bien, surtout lorsqu'ils tentent de les dissimuler... les plus dangereux dans l'optique d'un suicide. Cela me vient sûrement de ma condition orpheline. Inconsciemment, je devais me sentir responsable de la mort de mon Ami Vonlanthen et ne voulais en aucun cas revivre une deuxième «perte».

Pour revenir à Souris-geb, il possédait un potentiel de vie important car dans le fond, il s'en est bien «sorti»... tant mieux.

Quant à **Annelyle Grüet-Lünde** pour tout vous dire, c'était une Norvégienne très rigolote et ouverte sur autrui. Les gens l'intéressaient...

Suite à un mariage raté, elle dévorait volontiers du «noir» à la pelle... peut-être, pensait-elle qu'ils en avaient une plus grosse que la nôtre... enfin, ce genre de conneries dont on ne sait plus si l'origine en est féminine ou masculine.

Nous «festoyions» régulièrement avec une troisième badine, aussi Norvégienne et étudiante en médecine dentaire. Cette grande gigue au sourire espiègle, très sympa, forte d'un humour acerbe et d'une philosophie compatissante rendait sa présence quasi indispensable.

Les deux «omelettes» vivaient dans un immeuble squatté de la rue de la Flèche. Pour l'anecdote, dans ce même immeuble –le monde est petit– je suis sorti avec cinq femmes distinctes à des époques différentes de ma vie, sans qu'il n'exista aucun rapport entre elles. Celles-ci ne se connaissaient pas, évoluaient dans des sphères différentes et pratiquaient des professions diamétralement opposées. C'est rigolo... la vie... quelquefois.

Mes copines d'Oslo et Bergen m'invitaient régulièrement chez elles pour le petit déjeuner ou d'autres repas. Les six derniers mois qui précédèrent mes examens, je les voyais si fréquemment que je les considérais comme ma famille.

Ainsi, évoluais-je de famille en famille improvisée et ce, pour des périodes allant de quelques mois à quelques années. J'avais dans certains cas et pour mon plus grand bonheur, plusieurs familles simultanément.

Le programme «norvégien» était fait de bouffes, discussions, sorties en boîtes, souvent sénégalaises, et promenades au bord du lac. Nous apprécions nos compagnies respectives. Annelyle était une des rares femmes avec laquelle je n'avais pas «couché», bien qu'à quelques reprises, cela faillit se passer...

Je vous propose une observation. Il ne me semble pas impensable qu'Annelyle ait adopté une stratégie dans notre relation consistant à respecter mon orgueil masculin, faisant très subtilement en sorte que cela ne se passe pas, mais me laissant croire qu'elle était partie prenante dans l'affaire. Je ne crois pas que c'était le cas, car, ayant échangé baisers et contacts, nos réactions alchimiques et anatomiques étaient bel et bien au rendez-vous. Cette idée me vint à l'esprit car je remarquai très clairement que je ne ressemblais en rien aux candidats du Sénégal, lesquels semblaient concentrer tous leurs intérêts pour la bagatelle.

Après avoir raté ses examens pour la troisième fois, avec pour conséquence la perte du droit de se représenter, Annelyle a quitté le pays et s'en est retournée à Oslo où des années plus tard, je lui rendis visite... toujours aussi gentille, malgré sa stagnation et le cumul de nombreux échecs. Je l'ai retrouvée telle que je l'avais laissée



près de dix ans auparavant, à la différence près qu'elle s'était mariée et avait divorcé une fois encore. De cette courte union est né un enfant extrêmement vivant et très attachant... (ci-dessus).

Je vivais seul depuis que Jacques s'en était retourné à Fribourg. J'avais fait bon nombre de connaissances féminines qui me marquèrent si peu que je n'en garde que de maigres souvenirs. Une fille se détachait cependant du lot. Je l'avais connue dans une communauté à l'époque lausannoise. Elle était belle, sans complexe (on le serait à moins) et surtout très libérée sexuellement, avec ce plus affectif qui avait rendu inéluctable mon attachement à elle. Je lui avais rendu visite dans sa nouvelle demeure, une ferme restaurée dans le Jura. L'habitation en rase campagne était spacieuse, bon marché avec vue panoramique et un silence... bref comme je les aime. Elle faisait à manger, nous nous baladions à pied et faisons des virées à moto. Nous nous adonnions très volontiers et le plus fréquemment possible, à la fornication (l'horrible mot!). Elle connaissait mes goûts et moi les siens, elle m'aimait bien et je l'aimais un peu. Je l'ai recroisée à plusieurs reprises par la suite... toujours seule. Je lui avais alors proposé du bout des lèvres que l'on « sorte » vraiment ensemble. Elle ne me répondit jamais. Pourtant, aujourd'hui, comme bon nombre de ces femmes, elle végète comme une âme en peine, noyant volontiers sa solitude dans l'alcool, l'herbe et autres.

Cela m'attriste que nous, humains, ayons régressé au point d'être incapables de fonder des couples et enfin des foyers et familles, sans que cela ne finisse trop souvent de la même manière par de destructeurs divorces et dramatiques séparations. Je le vis d'autant plus mal que je me démène depuis trop longtemps pour construire. Combien de concessions n'ai-je pas faites, combien de desseins et fondations, n'ai-je pas réalisés pour donner assise à ce projet fondamental à mes yeux. Force est de constater, que **c'est un complet et total raté...**

Il est vrai que je n'ai pas voulu céder sur certains points essentiels, tels que **l'intégrité, la loyauté, la fidélité, l'honnêteté, la constance** et autres...

* * *

**Mesdames... permettez que je vous ouvre mon cœur...
et vous livre...
mes espoirs... mes doutes mais aussi et enfin mon désespoir...**

Si nous tentions une approche un peu différente de celle admise comme politiquement correcte et propre aux féministes pour s'attarder sur une vision plus globale **du problème homme-femme...** Même si *a priori*, il apparaît :

- Naturel et évident que leur charpente physique (structure ostéo-articulaire et masse musculaire) n'a aucune commune mesure avec celle de l'homme raison pour laquelle la compétition est féminine ou masculine. Il serait par exemple inconcevable de confronter au tennis, Ingis à Sampras.
- Au niveau psychologique, la grande complexité de leur cycle menstruel et la variabilité hormonale qui en découle sont de nature à jouer sur leur stabilité émotionnelle et affective et cela n'est évidemment pas sans conséquence sur leurs performances intellectuelles, notamment la concentration en particulier en période de règles. Si l'on ajoute leur taux d'absentéisme sur le lieu de travail qui semble supérieur à leurs collègues masculins, on comprendra dès lors aisément que les firmes préfèrent employer des hommes, plus stables affectivement... et ne présentant en outre aucun risque de grossesse...

Nous dérivons inévitablement sur une approche par trop réductrice de la femme.

- Quand bien même, je tiens comme sérieux, scientifique et statistique que :
 - Suite aux observations faites lors de dissection à grande échelle du cerveau humain, il a été démontré que la matière grise du cerveau féminin présente une réduction de neurones de 16 % par rapport à celui de l'homme.
 - Au top 50 des meilleurs professionnels des différentes branches accessibles tant aux hommes qu'aux femmes, leur représentation est plutôt faible. Qu'il s'agisse par exemple des 50 meilleurs avocats américains ou professeurs de médecine les plus réputés ou toutes autres professions, leur proportion n'excède guère les 10 %. Ainsi, afin de se prévaloir, useront-elles de veules tactiques telle que la **politique des quotas**. Grâce à cet **artifice**, obtiennent-elles indûment des postes immérités – *in extenso* en politique – simplement parce que ce sont des représentantes du sexe faible. En résumé, le poste sera attribué à une candidate plutôt qu'à un candidat, quand bien même celui-ci serait plus compétent. Je reste songeur !
 - Encore plus affligeante est la dérive des **pensions alimentaires** (j'exclus de mon propos celles justifiées des enfants). Ce ne sont pourtant pas des êtres **indigents, incapables de s'assumer financièrement** qui en seraient réduites à bénéficier d'appuis et lois pour le moins singulières afin d'obtenir argent et travail. Je refuse de penser qu'il s'agit là **d'assistance à nécessitées**.
 - Le domaine artistique et créateur ne fait pas partie de leurs plus précieux attributs. Les exceptions sont là pour confirmer cette règle. Peu de peintres significatives, de compositrices, chefs d'orchestre et autres talents hors du commun à l'incontestable charisme. La femme est une inspiratrice, une muse ...le tabernacle de nos rêves et espoirs...
 - Quant à l'aspect spirituel, leur rôle sera traité ci-après.

Penchons-nous maintenant sur une analyse la plus objective – est-ce possible? – de ce que sont devenues nos compagnes des campagnes et des villes...

Abordons de front le problème de nos relations avec le beau sexe. Nous avons voulu les consulter, comptant sur leur sensibilité spécifique, ce afin de partager avec elles nos responsabilités. Naturellement confiants, nous, hommes de bonne foi et volonté, avons voulu croire en leur capacité à assumer leur part de l'alliance. Sont-elles assez **matures** et **rationnelles**? Quelle part représentent-elles dans l'échec de «l'entreprise» commune et quelle est la nôtre?

Sa nature profonde lui permet-elle d'accéder au bonheur et est-il possible de satisfaire une femme en perpétuelle mutation et révolution?

Il existe une catégorie de femmes négatives que nous allons tenter d'analyser.

Femmes qui n'avez de cesse que de vouloir détruire... en garde!...

Parlons maintenant des «brise-bonneurs» dont elles sont des expertes réputées. S'agissant de se précipiter dans la dysharmonie, le chaos et le conflit, elles n'ont pas leur semblable. Profitant de leur chute dans l'abîme du désespoir, elles nous entraînent dans les abysses du malheur... une simple joute pour ces perverses...

La situation est originellement corrompue, la femme nous contraignant à passer au travers du chas d'une aiguille en nous imposant des conditions d'examens d'entrée irréalisables car irréalistes. De fait, nous voilà réduits à devoir exercer une métamorphose kafkaïenne sur nous-mêmes afin de réussir là où ne nous attend que l'échec. Celles-ci s'octroient un pouvoir illégitime dérobé à la gent masculine qu'elles nous arracheront au même titre que notre virilité par émascation collective en se transformant pour la circonstance en **une funeste armée de castratrices**. Les ravages irréversibles résultant de leur attitude inepte entraînent la dénaturation de notre être profond par renoncement à nos droits fondamentaux d'hommes. La construction artificielle, issue de leurs exigences incongrues, rend le tout chimérique et éphémère. L'homme ainsi affaibli et nanti de cette personnalité erronée, ne résistera pas à l'érosion des reproches qu'elles ne manqueront pas de lui adresser du style «Je ne te reconnais plus car tu as changé!» Évidemment, puisque nous voilà transformés en pantins désarticulés et **démembrés** devant satisfaire leurs impérieux caprices et exigences dépourvus du plus petit lendemain.

Tout ce manège est fatalement voué à l'échec et nous conduit irrémédiablement à notre perte mais avons-nous le choix? Elles semblent bien s'en accommoder et ne nous autorisent en aucun cas à **être nous-mêmes**. Nietzsche se retournerait dans sa tombe s'il entendait cela, alors qu'il claironnait : «Nous autres nous voulons devenir ce que nous sommes». Elles préfèrent se jouer de la vulnérable chrysalide que nous avons acceptée de devenir, en désespoir de cause.

Arrive tôt ou tard le jour des comptes, lors d'une séparation ou d'un divorce. Les anges purs se transforment soudain en d'horribles diabesses ne reculant devant rien pour obtenir ce qu'elles veulent et dans l'ordre, de **l'argent**, beaucoup d'argent de leurs futurs ex-maris et accessoirement la garde des enfants.

Elles n'hésiteront pas à traîner dans la boue et la fange d'aujourd'hui leurs hommes adulés hier. Ceux-ci ne seront en aucun cas épargnés par leurs «traitements» ressemblant à une guerre sans merci (*no mercy sex war*). Elles utiliseront tous arguments juridiques leur étant par trop favorables dans l'actuelle législation et d'autres stratégies nettement plus malhonnêtes, ceci faisant partie intégrante de leur magnifique personnalité. Elles iront sciemment jusqu'à **accuser à tort leur mari** –la fin justifiant les moyens– d'entretenir des **relations incestueuses avec leurs enfants**, qu'elles prendront sans l'ombre d'une hésitation en otage, dans l'unique but de servir leurs perfides intérêts. Le cas de cette coupable technique a été notamment documenté en Suède, pays régenté par de vaines féministes.

Dans cette contrée reculée, si l'un des deux époux n'a pu s'occuper des enfants durant une certaine période, la garde définitive incombera automatiquement à l'autre époux. Le temps que les accusations diffamatoires des intrigantes soient écartées, il se passe suffisamment de temps pour réaliser cette condition. Durant cette période «idyllique», l'homme sera emprisonné, puis soumis à une longue et fastidieuse enquête au cours de laquelle l'innocent sera mis sur la sellette par les services sociaux tenus par des femmes. Il subira l'enquête de police avec tout son cortège d'humiliations, à l'issue de laquelle surviendra l'inculpation.

L'innocent, siégeant pourtant sur le banc des accusés, sera acquitté dans plus de 99 % des cas. Il s'agit d'une stratégie coupable et perverse officialisée par une justice manipulée et dépassée par ce type de dérives juridiques. Si l'on ajoute le principe du renversement du fardeau de la preuve où c'est à l'homme de faire la démonstration de son innocence et non à l'accusatrice de prouver ses dires (bonjour la présomption d'innocence), on comprendra combien il est mal aisé de remonter une telle pente.

Durant ce parcours du combattant, il ne verra pas ses enfants et par la suite, jamais plus ne les reverra. C'est un père innocent qui se trouve privé du sang de son sang... celui de ses enfants. **C'est scandaleux.**

Ce sera l'heure des statistiques et la constatation de l'hécatombe en découlant. Dans **10-15 % des cas ces pères blessés, humiliés et brisés se donnent la mort.** Dans 30-35 %, ils évoluent sur la pente abrutissante de l'alcoolisme. Enfin dans plus de 75 %, ils développent une grave dépression, s'agissant pourtant et dans **100 % des cas d'une intolérable injustice.**

Après tout, ce ne sont que de sales «mecs» et ils n'ont qu'à «payer» pour toutes ces années où ils nous ont opprimées – nous les connaissons ...

Encore faut-il savoir que dans aucune civilisation, ni législation, les femmes ne furent considérées comme inférieures, comme elles se plaisent à le soutenir de leur verbe inutile et à le prouver par leurs stupides et stériles attitudes.

De telles perfidies déshonorent ces femmes et en font des êtres méprisables...

Il faut savoir que cette soi-disant oppression féminine n'est que pure invention et manipulation politique. Ce n'est autre que **l'un des plus énormes mensonges essaimés dans nos pays capitalistes** à l'aide d'un **virus idéologique** mis sur pied par l'URSS. Le but évident étant la déstabilisation de l'ennemi occidental et subséquemment de ses gouvernements. Il est aisé d'imaginer et facile d'illustrer cela par un exemple simple: un général de l'armée américaine, en situation de conflit, voire en instance de divorce, devra faire face à sa femme qui, dans son état primaire, gèrera sans difficulté la sensation d'une oppression. Cette femme n'aura de cesse que de harceler son mari, lui faisant perdre un temps précieux. Celui-ci ne pourra plus accorder à son travail, soit à la sécurité de son pays, toute l'attention nécessaire. Il suffit de multiplier la technique par bon nombre d'individus et c'est le chaos... bien joué Moscou! C'est vrai que dans l'infinie étendue de leur imbécillité, elles sont tellement prévisibles et manipulables que ce stratagème ne fut, dans son application, qu'un jeu d'enfants.

Il leur faudrait infiniment plus d'honnêteté intellectuelle afin de retrouver leur identité perdue et plus de maturité ajoutée à une énorme dose d'humilité leur faisant si cruellement défaut, pour espérer atteindre un jour la sérénité absolue. Puissent-elles également assumer leur condition fondamentale de femme et se réaliser pleinement dans leur **féminité** et leur **maternité!** Alors, cesseront-elles de singer l'homme par l'emprunt abusif de voies spécifiquement masculines. Ou manqueraient-elles à ce point d'imagination?

Elles ont l'intime intuition que la seule voie d'accès à l'État suprême passe par l'homme, raison pour laquelle elles ont le déni de son entité. Elles sont si loin du **respect de l'homme et ne craignent plus Dieu...** elles se sont définitivement égarées dans la plus totale obscurité...

Tant que la femme mènera cet inutile et insensé combat de prise du pouvoir, elle accentuera encore la triste image que nous percevons d'elle, celle-là même qui nous conduit à penser qu'elle est spirituellement indigente, complexée, indéfinie, imparfaite, souffrant de graves troubles de l'identité. Infiniment plus grave, elle s'est dépossédée de toute identité et dignité spirituelle et est devenue, **sauf rares exceptions**, propriété du maître des ténèbres...

Sous l'aspect des religions et de la spiritualité, le doute concernant les «belles» n'est plus à établir quant à leur rôle clastique. Épître de Paul aux Corinthiens...

C'est ainsi que nos civilisations évoluèrent de religions polythéistes imprégnées de paganisme, représentées voire dirigées par des prêtresses, vers des religions monothéistes administrées exclusivement par des hommes.

Ce retour à la normalité se concrétisa par le passage d'un pouvoir féminin décadent à celui masculin structuré. Dans ce dernier, les hommes eurent le bon sens d'exclure définitivement la femme de l'administration des ministères des principales religions telles le christianisme, judaïsme, bouddhisme-lamaïsme et islam.

Le rôle des femmes, clairement défini dans les différents ouvrages tels que la Bible, Talmud, Coran et autres références, restera à jamais **complémentaire** pour la plus grande stabilité de nos sociétés.

Mais elles sont bien décidées à ne pas en rester là, motivées qu'elles sont par leur perpétuelle contestation de l'autorité masculine. Ainsi, au travers de leurs incessantes attaques de nature à ébranler le système, visent-elles la fragilisation de l'édifice dans l'unique but de détruire l'homme et se substituer à lui dans son rôle dominant. Leurs agissements ont pour conséquence le chaos et la fin d'une civilisation peuplée désormais d'athées et d'idolâtres. Cet esprit destructeur fait partie intégrante du triste genre humain négatif auquel elles appartiennent. Leur vaine rébellion ayant pour conséquence l'actuelle condition humaine en proie aux doutes et la décadence...

Leur responsabilité n'est plus à démontrer... soyez fières de votre massacre...
Mais cela est une autre histoire...

Les femmes, trop compromises et perverses, **sont l'arme fatale qui mettra un terme à notre civilisation...**

La cause semble bien perdue par leur manque d'intelligence, de souplesse et d'honnêteté intellectuelle. Le conflit est leur fonds de commerce tandis que leur moyen est la perpétuelle remise en question de l'autre. Eve, es-tu contente de la portée de tes actes? Par ton irrespect du Divin, nous fûmes chassés de l'Eden...

Dans le fond, cette catégorie de femmes est plus à plaindre qu'à blâmer.

Mesdames, soyez fières de l'hécatombe!

Fin d'une opinion exprimée par un homme ayant le mérite de l'honnêteté des convictions qui l'habitent, lequel se fout éperdument de ne pas plaire à certaines dames, sachant, en dehors d'exceptions, ce que vaut l'amitié d'une femme.

C'est le fond même de ma souffrance partagée par tant d'autres hommes.

Me voilà condamné à verser d'amères et tristes larmes jusqu'au jour où Dieu les séchera de Sa divine consolation.

Père prit un jour l'enfant égaré par la main droite alors que mère l'avait lâchée en m'abandonnant à cet orphelinat avec comme unique compagne mon enfance volée, **riche** de tant de souffrances que d'autres femmes prolongèrent comme s'il s'agissait d'une joute dans ma vie d'adulte. Tel un nomade, j'erre sur cette terre à la recherche de la Lumière... et suis si heureux d'en connaître la Source...

Que de solitude, de souffrance... mais quel bonheur de pouvoir espérer!

* * *

La percée de l'épais manteau nuageux grâce au puissant souffle de Gulliver permit au soleil de faire son apparition... s'agissant de ces femmes représentant, malgré leur minorité, **espoir et avenir** pour l'homme et l'humanité...

Suzanne, Mme Besson, Claire-Anne et toutes celles dont je vais vous parler, tant de personnalités féminines de valeur, ces **perles rares**... qui me donnèrent une certaine image de la vie, ramenant la couleur là où je ne voyais plus qu'en noir et blanc, me prenant par la main pour m'accompagner et me mener à certaines destinations ou simplement un peu plus loin, qui crurent et croient encore en moi, qui adoucèrent mes larmes salées du miel de leurs pleurs...

Celles qui m'ont aimé un instant ou toute une vie... et que j'aime encore...

Toutes celles dont je n'oublierai jamais tant et tant de gestes et d'amour... et qui m'émeuvent encore et toujours...

Celles qui m'assistèrent... me serrèrent contre leur cœur... ajoutèrent leur rire au mien, me soutinrent dans mes projets qu'elles inspirèrent, celles qui m'aidèrent à réaliser mes rêves, me consolèrent dans mes écueils, m'encourageant à repartir, recommencer, encore et encore...

Où puisez-vous cette force?... peut-être dans les étoiles...

Celles qui ont déjà perdu la vie et qui m'observent de là où elles se trouvent...
... aux côtés d'un Dieu Bienveillant et Compatissant Guidant mes pas sur cette terre...



Celle qui – malgré tout – me donna la vie...

Celles qui furent miennes l'espace d'un bonheur...

Celle qui par et pour moi un jour enfantera...

Enfin celle qui me fermera les yeux...

Car sans vous, tout amour, la terre serait carrée, l'homme marcherait sur la tête et enfin le soleil se serait depuis bien longtemps éteint...

Vous, fleurs rares embellissant les champs de ma vie, soyez honorées à jamais au travers de l'hommage que je vous rends aujourd'hui et pour toujours...

Arriva la période d'examens pour lesquels je me préparais jour après jour avec assiduité et méthode. Je mettais toutes les chances de mon côté.

J'étais plongé dans l'une des plus extraordinaires effervescences intellectuelles qu'il m'avait été donnée de vivre. On «marnait» tellement, qu'il n'était pas rare que l'on commence vers dix heures du matin pour terminer vers trois heures au petit matin du jour suivant. Nous ne voyions pas passer le temps.

C'est fou ce qu'un cerveau humain peut ingurgiter et produire. Mon étude sur la matière grise, tant de «l'extérieur» que de «l'intérieur», me conduisit à penser que celui-ci n'a pas de limite que l'on ne puisse repousser.

Nous évoluions des abysses d'une mémoire sans borne à l'étendue infinie de nos raisonnements. Nous assimilions l'énorme quantité de matière grâce et à l'aide de notre fertile imagination mise au service d'une formidable mnémotechnique destinée à nous simplifier la tâche et ce dans une ambiance galvanisée par notre propre dépassement. Il régnait une grande cordialité entre étudiants basée sur la solidarité, le seul but étant de réussir et de se surpasser. L'individualisme à cette occasion avait fait place au collectivisme. C'était une expérience qui, bien qu'équivoque, prenait une tournure «naturelle». Nous nous posions des colles à dessein de trouver la faille à nos connaissances, que l'on s'empressait alors de colmater, le tout dans un climat bon enfant. Le but final recherché étant d'en mettre le plus possible dans le «cabocho».

Les locaux arrière de l'école de médecine où nous répétions, se caractérisaient par leur vétusté. Il y régnait une atmosphère qui fut portée à son comble, un soir où nous découvrîmes fortuitement dans certaines armoires poussiéreuses... de quoi faire un film d'horreur. Il s'agissait de bébés conservés dans des bocaux et baignant dans le formol jauni par les années ou d'autres tranches d'anatomies, squelettes et drôles de structures biologiques humaines. La fatigue aidant, notre imagination fit le reste...

Daniel Engel, copain d'études, clown et acteur à ses heures était un inimitable imitateur. Rarement de ma vie, je n'ai rencontré tant de talent dans l'art de singer autrui. J'avais aussi droit à mon sosie. Capable d'imiter la caricature de n'importe qui, il en était une qu'il reproduisait spécialement bien, s'agissant du fameux Orci, l'un des rares cas où la doublure était «presque» meilleure que l'original.

Bogard souffrait du complexe que j'appelais : la «non-transmission judaïque» maternelle. Son désespoir lui venait de sa non-judaïcité. Son père était de souche juive, tandis que sa mère était une goy. Il n'était par conséquent pas juif. Cela l'incommodait à tel point qu'il était «sensible», voire chatouilleux sur le sujet. Je le titillais d'autant plus volontiers qu'il se servait de cette noble origine pour «snober» autrui, ce qui le plongeait dans un profond désespoir. Je le provoquais, n'aimant pas ce côté méprisant qui m'insupportait autant qu'il lui désespérait de n'être qu'un simple goy.

De plus et trivialement dit, il avait le «cul» bordé de nouilles. Il n'était pas très intelligent mais bénéficiait d'excellentes relations qui compensaient largement ses déficits. Sa famille était aisée, ce qui lui permit, malgré son peu de capacité naturelle, d'accéder à des sphères et des fonctions que je n'aurais même pas pu simplement imaginer, quand bien même aurais-je été infiniment plus compétent. Dure loi exprimant l'injustice d'un monde corrompu. À chacun son destin. Mais son trait de caractère le plus vil était ce côté arriviste dépourvu du plus petit scrupule. Il ne devait pas souvent «interroger» son miroir ou rester sourd à ses réponses... ou peut-être l'avait-il simplement brisé.

* * *

Mon chat et moi-même vivions dans une quasi-harmonie... Minou était au mieux de sa forme. Un jour pourtant, en fin d'après-midi, alors que je devais me rendre à une soirée où j'étais attendu par mes copains du gymnase du soir, le petit filou s'échappa par la fenêtre de mon appartement situé au rez-de-chaussée.

Sur le moment, je ne m'inquiétai pas outre mesure. Je me disais qu'il ferait une petite escapade et m'attendrait devant la porte assis sur le paillason.

Mais à mon retour... personne. Je ne m'inquiétai toujours pas pour autant, car ce n'était pas la première fois qu'il s'absentait. Cela avait même duré plusieurs jours. Il me reviendrait noir de poussière après avoir chassé la souris dans une cave à charbon et en serait quitte pour un bon bain.

Le lendemain, on frappa à ma porte pour m'annoncer qu'il avait été écrasé une fois encore (la 3^e) par une voiture... son état, d'après ce messenger de mauvais augure, avait nécessité son transport dans une clinique vétérinaire.

Toutes affaires cessantes, je quittai mon appartement et me rendis sur les lieux. Le vétérinaire m'expliqua que la roue du véhicule aurait écrasé son abdomen et m'autorisa à le reprendre... son état étant jugé satisfaisant.

Par la suite, je l'ai soigné et il semblait reprendre du poil de la bête.

En fait, sa santé se dégradait imperceptiblement. Cela commença par une légère inappétence. Me disant que ce que je lui servais ne lui convenait plus, je tentai alors de changer son type d'alimentation, lui achetant ce qu'il y avait de mieux mais progressivement, les restes de sa gamelle furent de plus en plus importants. Il finit par décliner toute nourriture que je lui offrais... Je n'y comprenais rien...

Ensuite, il ne supportait plus de boire le lait qu'il régurgitait, alors qu'il avait toujours adoré les produits laitiers.

Lorsque je caressais sa petite tête qu'il semblait avoir de plus en plus de peine à soutenir, son air malheureux était accentué par la couleur jaune morbide de ses yeux qui me regardaient avec une telle tristesse. Je décidai immédiatement de prendre des dispositions draconiennes. Je soupçonnais une hépatite.

Il finit pas ne plus pouvoir se désaltérer et se déshydrata. Je décidai donc de me rendre chez un spécialiste pour petits animaux que me conseilla ma mère.

Je lui donnai carte blanche pour soigner... sauver Minou...

Il me pria de lui laisser l'animal pour quelques jours...

À l'issue de cette courte période, je me rendis à nouveau dans cette pratique en compagnie de ma mère... elle connaissait très bien les animaux.

Au moment où je pénétrai dans la salle d'attente, le chat me sauta littéralement au cou et me serra de ses deux petites pattes avant... **il devait avoir compris...**

Aussitôt après, je me rendis avec mon compagnon dans le bureau du véto, lequel m'expliqua avoir fait tous les examens utiles et être porteur d'une très mauvaise nouvelle... mon sang ne fit qu'un tour et je me figeai sur place. Il me soutint que lors du dernier accident – datant de plusieurs mois – tous les organes internes de son abdomen avaient été touchés. Foie, rate, pancréas, tout était déchiré et conclut qu'il n'y avait pas d'autres alternatives que... de le piquer. Je crus que j'allais mourir. Je lui demandai si quelques interventions pourraient le sauver, quand bien même me ruinaient-elles. Il dodelina de la tête... négativement...

J'étais mortifié... et mon **Ami** qui s'agrippait à ma chemise... comme à la vie... je n'arrivais pas à «l'extraire de moi» et le passer à ma mère.

Lorsqu'elle parvint enfin à me le prendre, je m'éclipsai dans les toilettes et me mis à pleurer sans retenue... je n'en pouvais plus.

J'ai fini par quitter les WC pour les rejoindre.

Mon chat était endormi pour l'éternité... ses yeux étaient si grands et si noirs... il semblait me regarder... il était couché sur mes cuisses... son corps souple était encore chaud. Il avait l'air si grand dans son absolue et définitive détente. Je ne cessais de le caresser, de le serrer contre moi... c'était mon chat et j'étais à lui.

Nous nous trouvions dans la voiture que conduisait ma mère... je n'en finissais pas de pleurer et pleurer encore... j'aurais pourtant voulu me retenir devant elle ...mais je n'y parvenais pas.

Mon CHAT est MORT...

Ma mère proposa de s'occuper de tout. Dans ce domaine, je lui faisais entièrement confiance. Elle me suggéra de le faire en mon absence car elle savait quels douleur, chagrin et peine infinie me causaient son départ... Elle savait que je ne supporterais plus grand-chose... surtout pas un enterrement.

Ce **chat était toute ma vie**, il passait toutes ses nuits dans mon lit avec moi. Je l'aimais plus que tout au monde... il était si bon et si généreux... même lorsque je pleurais, il venait me lécher le visage et les larmes de sa «râpe» de langue.

Il se couchait sur mes genoux lorsque je jouais du piano...
... je m'en voulais de n'avoir pas su le protéger...
Il se baladait en ma compagnie en campagne...
... mais qu'aurais-je pu faire... ?
Il aimait se jouer de moi et s'amuser avec moi...
... il était habitué à la campagne et cette foutue ville le confinait à l'intérieur.
Il me rejoignait dans mon lit au coucher...
... il ne supportait pas d'être privé d'air... de liberté... de chasse...
Il me réveillait le matin...
... jamais deux sans trois... c'était la troisième voiture... et à Genève...
Il venait sur mes genoux pour me voler quelques restes échappés de mon repas.
... ma mère m'avait apporté son précieux concours... merci maman...
Il avait même réussi à me rapprocher de ma mère en payant de sa vie, sa bonté.
... j'aurais dû le laisser chez elle... mais en voulait-elle ?
Il m'avait accompagné de la maturité aux études de médecine...
... lorsque je le mordais par amour, il me le rendait délicatement...
Il était **tout amour...**

Je l'aimais, je l'aime et l'aimerai toute ma vie... nous nous retrouverons avec qui tu sais... au paradis des bons...

Pardonne-moi si je n'ai pas été à la hauteur. Si tu savais comme je te regrette. J'aurais dû faire plus, beaucoup plus pour toi... j'aurais dû te protéger davantage.

Depuis toi, je n'ai plus jamais eu de contact aussi profond avec ces autres félins que je suis allé chercher à la SPA. Je l'ai fait pour ces petits «orphelins» et parce que je te cherchais à travers eux. Je ne t'ai jamais retrouvé et je pense souvent à toi et évoque avec joie le souvenir de nos jours heureux.

Adieu mon amour... va droit au ciel où notre Dieu t'attend... et attends-moi...

Fin d'une des trois plus belles histoires d'amour de ma vie... sur terre.



Je voudrais vous faire part de mon état d'âme actuel et vous avouer qu'en cette soirée du 10 août 2001 à 20 h, je n'ai pas le moral...

J'ai passé une bonne partie de l'après-midi à vous écrire. J'avais rendez-vous avec ma correctrice Viviane, m'ayant fait préalablement au téléphone l'éloge de ma plume. Cela concernait la première partie de l'ouvrage. Lors du rendez-vous, elle me proposa de nous isoler, vu l'intimité de ce qu'elle avait à me dire. Je me mis à l'écart et l'attendis mais elle ne me rejoignit jamais. Ainsi suis-je reparti, un peu triste, mon ébauche sous le bras, frustré mais pas étonné qu'une telle attitude cavalière émane d'une femme.

Le soir, après m'être restauré aux Bains des Pâquis suite à cette belle journée ensoleillée, malgré quelques cumulus et une bise de moyenne amplitude, j'eus à subir la bêtise et la provocation d'une horde d'imbéciles impérialistes « yankees » américains « m'invitant » à quitter ma table. Ceux-ci, forts de leur supériorité numérique, désiraient occuper ma place et... que j'aie me faire pendre ailleurs.

Après leur avoir opposé deux « non » – le second étant nettement plus ferme que le premier, du fait de leur grossière insistance – ils m'ont fichu la paix mais... l'effet négatif avait imprégné et conditionné le reste de ma soirée qui pourtant, s'annonçait sous d'excellents augures.

Rentré chez moi, afin de poursuivre mon ouvrage, je constatai que le corridor d'accès n'avait pas été nettoyé – j'aime la propreté – malgré les promesses faites par son responsable... un con de plus sur terre...

Pour couronner le tout, mes voisins de la secte s'en donnèrent à cœur joie dans l'expression de leurs prières « fortes » auxquelles s'ajoutèrent les coups que je pouvais ourdir jusque chez moi. Il fallut que je riposte et frappe avec ma masse sur nos parois communes à plusieurs reprises pour avoir finalement une paix indispensable à ma concentration.

Enfin, j'attendais un téléphone d'une « amie » qui devait prendre des contacts pour l'organisation d'un spectacle mais comme d'habitude, la représentante du médiocre et faible sexe, ne tint pas parole... à cause de sa bêtise, mon rêve fut compromis une fois de plus (et de trop)... après tout, ce n'est « qu'une femme... »

Vous me direz que tout ceci est sans importance... oui mais...

J'avoue être trop sensible et avoir tendance à disséquer tout ce qui m'entoure avec une nécessaire et grande minutie. Je ne cherche pourtant pas la perfection. J'ajouterai que tous ces événements, je les ai vécus dans la plus totale des solitudes... je suis un homme sans amour... depuis trop longtemps et il m'arrive quelquefois de désespérer... l'espoir, chez moi, jouant un rôle majeur.

Je viens de rendre visite à une copine nécessiteuse pour lui apporter une de mes trois plaques de chocolat de 400 grammes. Pour moi c'est normal. Peu avant, je m'étais arrêté devant un bar à «putes» où se trouvait une de mes patientes (la gérante). Cette dernière venait de perdre son père. J'ai lu tellement de tristesse dans son regard que j'ai tenté de la consoler pendant une demi-heure en lui tenant la main... tout ceci est naturel pour moi... mais à moi, qui m'apporte à manger, qui me tient la main lorsque je pleure seul dans mon loft? ... personne, toujours personne, à tel point qu'il m'arrive de me demander si je ne suis pas maudit. Je ne reçois jamais d'amour. Est-il possible de vivre sans ce carburant, je l'ignore? En ce moment j'ai peur, comme j'avais peur dans la cour de l'orphelinat lorsque mon copain est mort, seul. Je n'ai guère avancé depuis lors... alors que je devrais être ailleurs, plus loin, beaucoup plus loin...

Je sens que la mort rôde autour de moi, si proche que je crois humer son odeur. Devrais-je quitter cette terre sans avoir connu le bonheur?

Merci de m'avoir tenu compagnie, l'espace de ces quelques lignes... je vais aller me coucher...

* * *

L'été des examens du 2^e propé était très chaud mais je n'en faisais pas trop cas. J'avais d'autres préoccupations. J'étais assuré de deux choses. La première: je n'avais plus de tænia pour me «pomper» ma précieuse énergie et la seconde: je m'étais très soigneusement et stratégiquement préparé à ces examens décisifs.

Comme en première année, il y avait les écrits et les oraux. J'étais infiniment plus aguerrri aux oraux. Les qcm écrits (questionnaire à choix multiples) étaient somme tout des «pièges à cons»... de quoi pinailler. De ce fait, il n'était pas rare que je me trompe, en vertu du vice de son énoncé et sa formulation tarabiscotée. J'ai bien réussi mes écrits mais fus cependant plus brillant dans les oraux, mon argumentation basée sur mes connaissances et une certaine expérience du contact humain firent la différence.

Il n'est pas utile que j'entre dans les détails assommants du déroulement des différents examens qui n'intéressera sûrement pas le lecteur. Je lui rapporterai simplement ce qu'un de mes professeurs me dit: «... la qualité de votre travail et les résultats des examens qui les concluent font honneur à la faculté par leur excellence» et de rajouter: «vous n'avez pas “volé” votre bourse d'études...».

Ces paroles furent de nature à conforter mon état d'esprit et le respect de ceux qui me faisaient confiance. Je voulais aussi que l'on soit fier de moi... le «Père» invisible qui m'observe, de là où il se trouve, veille au bon déroulement de ma vie et est fier d'avoir un «fils» comme moi.

* *
*